LA NUBIE SOUDANAISE QUARANTE ANS APRÈS

Jean VERCOUTTER

Gamal abd-el-Nasser, le président de l'Égypte issu de la Révolution de 1952, décida en 1954 de construire sur le Nil un gigantesque barrage, le plus grand du monde, le Sadd-el-Ali. Le site choisi était à quelques kilomètres au sud de la ville d'Assouan, en Haute Égypte. Son édification devait permettre de constituer une vaste retenue d'eau sur plus de 400 km de longueur, retenue qui noyait toute la Basse Nubie et une partie de la Haute Nubie au Soudan.

Quatre ans plus tard, le 8 mars 1960, Vittorino Veronese, Directeur général de l'Unesco, lançait un appel solennel "aux gouvernements, aux institutions, aux fondations publiques ou privées pour qu'ils apportent leurs contributions terchniques ou financières à l'effort visant à sauver de l'anéantissement les sites et monuments nubiens". Ceux-ci allaient, en effet, disparaître sous soixante mètres d'eau.

Cet appel, relayé par les médias du monde entier, marqua le début de ce que l'on a appelé la *Campagne internationale de sauvegarde des sites et monuments de la Nubie*. Le point culminant en fut le déplacement des deux temples rupestres d'Abou Simbel.

C'était la première fois que l'Unesco intervenait de tout son poids dans un problème archéologique. Il faut lui en être reconnaissant. Cependant, si l'intention était excellente, les résultats ont été décevants pour la Nubie soudanaise. En dépit du titre "Victoire en Nubie" du volume publié en 1992 par l'Unesco pour rappeler ce que fut la Campagne, celle-ci, si vantée, n'a pas "sauvé" la Nubie égyptienne, et moins encore la partie soudanaise de cette même Nubie. Toutes deux ont disparu en totalité. Seuls les temples et quelques tombes ont été déplacés. Tout le reste n'est plus.

Dès 1960, en raison des difficultés techniques et du coût de leur déplacement, les temples d'Abou Simbel accaparèrent l'attention. La Campagne devint alors la "Campagne de sauvetage d'Abou Simbel" et l'exploration archéologique des sites qui allaient être anéantis passa au second plan, surtout au Soudan.

A l'entrée des quelque deux cents kilomètres nubiens de la vallée soudanaise du Nil se trouvait la charnière entre Basse et Haute Nubie ; d'où leur importance historique et archéologique. Depuis Adindan, à la frontière égyptienne, jusqu'aux premiers rapides du Batn-el-Haggar, c'était encore la Basse Nubie, ou *Pays Ouaouat* en égyptien classique. A partir du rocher d'Abousir qui dominait les premiers rapides de la IIe ou Grande Cataracte, on entrait en Haute Nubie, le *Pays de Kouch.*

Pour comprendre la perte subie par l'archéologie et l'histoire de la Nubie à la suite de la construction du Haut Barrage d'Assouan, il faut avoir une idée de ce que cette Nubie représentait pour l'Égypte. A toutes les époques, aussi bien sous les pharaons qu'à l'époque gréco-romaine, sous les Coptes comme pendant l'empire ottoman, l'Égypte a eu besoin de l'Afrique pour se maintenir face aux empires plus peuplés du Proche-Orient. Les ressources africaines lui parvenaient nécessairement à travers la Nubie, qui a été qualifiée avec bonheur de "Couloir vers l'Afrique".

La liste des produits que l'Égypte faisait venir du Sud lointain était fort longue. Deux éléments y apparaissent de façon constante : que ce soit sous Thoutmosis III ou sous Toutânkhamon, ou bien dans le Pacte médiéval d'assistance entre les Chrétiens de Nubie et l'Égypte, l'or et les esclaves sont toujours présents. C'est pour eux encore que Mohammed Ali se lança en 1820 dans la conquête du Royaume Soung, alors maître de la Nubie.

L'histoire de la Nubie se répartit en plusieurs périodes. Aux IVe-Ve millénaires avant notre ère, la Nubie dans son ensemble connaît une civilisation très proche de celle de la Haute Égypte. On a pu se demander si le premier pharaon connu de l'histoire n'était pas nubien plutôt qu'égyptien.

A partir de la fin du IVe millénaire, les souverains égyptiens mènent des raids profonds dans la Nubie alors divisée en petits royaumes.

Entre 3000 et 1580, deux cultures nubiennes s'épanouissent, étroitement apparentées l'une à l'autre. Celle de Haute Nubie a pour capitale Kerma, au sud de la IIIe Cataracte.

Inquiets de la puissance acquise par le royaume de Kerma, les pharaons égyptiens du Nouvel Empire occupent en force la Nubie de la Ière à la IVe Cataracte, et lui donne comme administrateur un vice-roi égyptien, le "Fils royal de Kouch".

Faute de fouilles, on ignore ce qui s'est passé en Nubie durant deux siècles et demi, de 1000 à 750 environ.

En revanche, le VIIIe siècle avant notre ère voit le triomphe de la Nubie sur l'Égypte, sa rivale. Partie de Napata, au pied du Gebel Barkal, l'armée de Kouch ne s'arrête qu'à la Méditerranée. L'Égypte reste sous la domination napatéenne de 750 à 650.

Expulsés d'Égypte par l'armée assyrienne, les souverains de Kouch se replient au sud et continuent de régner sur leur Empire de Napata d'abord, puis par simple changement de capitale sur l'Empire de Méroé. Ainsi, pendant près d'un millénaire, du VIIIe siècle *avant* au IVe siècle *après* notre ère, la Nubie restera aux mains des Nubiens. Ce sont d'autres Africains, les Éthiopiens d'Axoum, qui feront tomber l'Empire de Méroé.

Ensuite, la Nubie voit apparaître une civilisation indigène, en grande partie héritière de celle de Méroé, celle de Ballana et Qustul, qui se christianise et donne naissance à des royaumes chrétiens qui s'opposeront à l'Islam jusqu'au XIVe siècle. C'est à eux que nous devons les peintures murales de Faras.

Le Sadd-el-Ali n'est pas le premier barrage d'Assouan. Quelques années avant notre XXe siècle, les Anglais, maîtres de l'Égypte, décidaient d'établir une retenue sur le Nil et choisissaient un site un peu en amont de la Première Cataracte. Lorsque ce barrage fut achevé en 1902, les temples de Philae, pendant quelques mois par an, avaient, si

j'ose dire, les pieds dans l'eau, comme nous l'apprenons grâce à la description de Pierre Loti lorsqu'il écrivit *La mort de Philae.*

Le succès du barrage pour assurer l'irrigation de l'Egypte et la culture du coton fut tel qu'à peine achevé, dès 1905, on décidait de le surélever de plus de dix mètres.

En 1897, personne ne s'était soucié des antiquités qui seraient détruites par la montée des eaux. En 1905, Gaston Maspero, à la tête du Service des Antiquités de l'Égypte, s'émut du sort de ces antiquités et résolut de tout faire pour les connaître avant qu'elles ne s'abîment ou ne disparaissent. C'est à lui que nous devons la première Campagne de sauvetage de la Nubie. Entre 1907 et 1911, deux lignes de recherches furent engagées. Ce fut tout d'abord le relevé systématique des textes et bas-reliefs de tous les temples et sanctuaires de la zone inondable, relevé confié aux égyptologues les plus qualifés de l'époque; et d'autre part l'exploration archéologique de la zone en danger dont la charge incomba à l'archéologue américain G.A. Reisner.

Dès les premiers coups de pioche, celui-ci découvrit des civilisations qu'il n'avait jamais encore rencontrées en Égypte. Désarçonné par ces trouvailles qu'il ne savait comment dénommer, il les classa chronologiquement suivant l'ordre de l'alphabet, la lettre A étant attribuée aux plus anciennes. C'est ainsi qu'il analysa les cultures des Groupes A, B, C, D, puis pour laisser place à des cultures éventuelles non observées encore, du Groupe-X, culture la plus récente à ses yeux, influencée par les Ptolémées et les Grecs.

Surélevé entre 1907 et 1912, le barrage d'Assouan le fut de nouveau de 1929 à 1934. Le directeur des Antiquités de l'Égypte, Pierre Lacau, engagea la prospection des sites situés dans la nouvelle zone inondable en suivant les méthodes de Reisner. Au cours de ce nouveau "survey", l'exploration fut menée jusqu'à Adindan, à la frontière avec le Soudan.

A la veille de l'ouverture de la Campagne de sauvegarde lancée en 1960, la Nubie égyptienne était donc bien connue archéologiquement

parlant. Il n'en allait pas de même pour la Nubie soudanaise où quelques rares sites avaient été en partie explorés.

Qu'en est-il aujourd'hui de cette Nubie soudanaise disparue ?

La partie la plus au nord, entre Faras et Bouhen, n'a pu être complètement fouillée... faute de temps. A Faras, tout ce qui était antérieur à l'époque chrétienne est perdu : les niveaux méroïtiques, napatéen et pharaonique. Il en va de même pour la ville ramesside d'Aksha. Les autres sites de la rive ouest n'ont été que très sommairement explorés. Seule Bouhen, grâce à l'*Egypt Exploration Society*, a été fouillée et publiée, sans toutefois que les niveaux de l'Ancien Empire, et surtout du Prédynastisque, aient été entièrement dégagés.

Au sud de Bouhen, *aucun* site de la rive occidentale, très ensablée, n'a pu être exploré à fond. Cela est d'autant plus regrettable que le rocher d'Abousir - sans doute *Heheh* d'après une stèle égyptienne - marquait au Moyen Empire la limite nord du pays de Kouch. Là, la IIe, ou Grande Cataracte, protégeait le Batn-el-Haggar, ou "Ventre de pierres", région d'une sauvage beauté que les pharaons du Moyen Empire avaient transformée en véritable camp retranché, pourrait-on dire, tant ils redoutaient le royaume de Kerma au sud, et à l'est les Nubiens du Groupe-C.

Six campagnes de fouilles successives à Mirgissa, la plus grande des forteresses du Batn-el-Haggar, ne nous ont pas permis d'en terminer la fouille.

Les autres forts, Shelfak, Ouronarti, Semneh, Kouma, qui avaient été examinés trop rapidement auparavant ne firent l'objet d'aucune demande d'exploration de la part d'un État membre de l'Unesco. Ils sont devenus inaccessibles tandis que leurs possibilités étaient loin d'être épuisées.

La perte la plus sensible reste celle de la barrière rocheuse de Semneh engloutie sous les eaux du lac Nouba, alors qu'aucun des secrets qu'elle détenait n'avait encore pu être percé.